

assurer. Mais, malgré sa dignité nouvelle, il n'est pas satisfait; et il se plaint à son père que Brahma, quelque généreux qu'il ait été, n'ait pas songé à lui assigner une demeure particulière, comme en ont les trois autres gardiens du monde. Viçravas trouve la plainte de son fils fort raisonnable, et il lui dit : « Écoute : sur le bord de la mer méridionale « se trouve une montagne appelée Trikoûta. Au sommet de cette montagne est placée la ville charmante de Lankâ, vaste autant que la cité « d'Indra, et construite par Viçvakarman pour la demeure des Râkshasas, « comme Amaravati a été bâtie pour Indra. Fais-en ton séjour, et sois-y « heureux; tu y jouiras de perpétuelles délices. Cette ville est fortifiée « et elle a des portes d'or et de lapis-lazuli. Elle a été abandonnée naguère par les Râkshasas, qu'a terrifiés Vishnou; et à cette heure elle « est vide de ses habitants, qui se sont réfugiés dans le sein de la terre « aux régions infernales. Lankâ toute déserte n'a pas de maître qui la « gouverne. Tu peux aller y habiter; tu ne commettras pas de faute en « l'occupant; et, pour t'en emparer, tu n'auras, à donner la mort à per-
« sonne¹. »

Vaiçravaṇa n'hésite pas à suivre le conseil de son père, et l'exécution ne lui présente pas le plus léger embarras. Il se rend à Lankâ, et peu de temps après il a soin de la peupler de Nairitis. Il en fait un séjour magnifique, qu'il quitte quelquefois pour aller rendre ses devoirs à ses vénérables parents, près desquels le porte en quelques instants le Poushpaka.

Râma, en écoutant ce récit, que vient de lui faire Agastya, y prend le plus vif intérêt; et il se dit à lui-même que la ville des Râkshasas a été depuis bien longtemps habitée par eux; il secoue la tête, et, s'adressant de nouveau à Agastya, il lui témoigne l'étonnement qu'il éprouve. Il avait toujours entendu dire que les Râkshasas descendaient de Poulastya; mais il ne paraît plus que ce soit là leur réelle origine. Est-ce que les premiers Râkshasas étaient plus puissants que Râvaṇa et ses fils? Quel fut leur véritable ancêtre? Quel crime avaient-ils commis pour que Vishnou les ait chassés de Lankâ : « Raconte-moi tous ces événements ajoute Râma; et dissipe ma curiosité, comme le soleil dis-
« perse les ténèbres de la nuit². »

Agastya s'empresse de satisfaire la curiosité du monarque, et voici les renseignements qu'il lui donne. Lorsque Brahma, le père de toutes les créatures, produisit les eaux, il produisit en même temps des êtres

¹ *Outtarakānda*, sarga III. çlokas 24 et suiv. — ² *Outtarakānda*, sarga IV. çlokas 6 et suiv.

chargés de les garder. Un jour ces êtres vinrent trouver Brahma et lui dirent : « Que devons-nous faire, troublés comme nous le sommes par « la crainte de la faim et de la soif? » Brahma, pour toute réponse, leur recommande de bien conserver les eaux. « C'est bien, disent les uns, « conservons-les. » — « Détruisons-les, » disent les autres. Devant ces murmures et cette soumission, le père des créatures s'écria : « Que ceux qui « ont dit : Détruisons-les, soient les Yakshas; que ceux qui ont dit : « Conservons-les, soient les Rākshasas¹. »

Voilà l'origine des Rākshasas; et, au début de la création, ces êtres, qui plus tard furent si méchants, paraissent avoir été doux et dociles. Parmi eux se distinguent deux frères, Hēti et Prahēti, pareils à Keithaba et à Madbou. Prahēti se voue au célibat; mais il marie son frère à Bhayā, la sœur de Kala. Hēti a pour fils Vidyoutkēça, qui lui-même a pour fils Soukēça. Ce dernier est, à sa naissance, l'occasion d'un grand prodige². Il venait d'être mis au monde sur la montagne Mandara, et il était délaissé par sa mère, lorsque Civa, qui passait dans les airs avec son épouse la déesse Oumā, s'attendrit aux cris de l'enfant et lui donna sur-le-champ l'âge de son père, le rendit immortel et absolument inaltérable, devant vivre à jamais dans un palais aérien. La bonne Oumā ajoute un don plus précieux encore pour les femmes des Rākshasas; désormais elles concevront et elles accoucheront en un instant, et les enfants qui sortiront de leur sein auront immédiatement l'âge voulu pour continuer de vivre sans le secours de personne³.

Soukēça, marié à Dēvavatī, la fille du Gandharva Grāmani, a trois fils, Mālyavat, Soumāli et Māli. Tous trois sont des ascètes, pleins de la dévotion la plus énergique. Brahma, ému de leurs austérités effrayantes, leur demande ce qu'ils désirent pour récompense de leur piété. Dans la modestie de leurs vœux, les trois frères se bornent à désirer d'être invincibles, de vivre longtemps et de rester toujours unis entre eux. Brahma leur accorde sans discussion l'accomplissement de désirs aussi simples et aussi louables⁴. Plus tard, les trois frères, après

¹ *Outtarakānda*, sarga iv, çloka 13. Voilà encore un jeu de mots étymologique. La racine RAKS signifie, en effet, « protéger, conserver; » mais, pour le mot Yaksha, l'étymologie n'est pas aussi évidente, et il est difficile de le rattacher à une racine d'où il puisse dériver régulièrement, ainsi que le fait observer M. Gorresio. —

² *Outtarakānda*, sarga iv, çlokas 24 et suiv. — ³ *Outtarakānda*, sarga iv, çloka 30. On voit que les invraisemblances les plus énormes ne coûtent guère à l'imagination indienne. — ⁴ *Outtarakānda*, sarga v, çloka 15. Le rôle que l'on fait jouer ici à Brahma montre tout l'orgueil des brahmanes. Leur piété inspire une admiration sans bornes aux dieux, qu'ils ont à leur service.

quelques expéditions contre les Souras et les Asouras, veulent avoir une habitation digne de leur gloire, et ils prient Viçvakarman de leur en construire une. Le divin architecte leur offre la ville de Lankâ, qu'il a bâtie par ordre d'Indra, et qui n'a pas moins de cent yodjanas de long sur trente de large. Les trois frères acceptent cette proposition, et, suivis d'une foule innombrable de Râkshasas, ils vont s'établir à Lankâ, qui est entourée de fossés et de hautes et solides murailles. Là ils se marient aux trois filles d'un Gandharva nommé Narmada, et ils ont bientôt une florissante postérité. Ils pourraient vivre en paix dans leur royaume; mais, abusant des dons que leur a faits la bienveillance de Brahma, ils se mettent à combattre les dieux, les Nâgas, les Rishis, les Dânavas; et, parcourant le monde qu'ils ravagent, ils font cesser partout les cérémonies saintes et les sacrifices¹.

Ces excès sont intolérables, et les dieux épouvantés vont implorer le secours de Çiva, le Dieu des dieux; mais Çiva ne se sent pas de force à vaincre les Râkshasas, et il renvoie les dieux auprès de Vishnou, qui consent à leur prêter son appui. Cependant les trois fils de Soukéça sont avertis de cette démarche; ils se concertent entre eux et ils résolvent d'affronter le combat. Vishnou, de son côté, prépare toutes ses forces. La rencontre a lieu, et Vishnou, après avoir fait un affreux carnage des Râkshasas abattus sous ses flèches, met le comble à leur épouvante en soufflant dans sa terrible conque appelée Pântchadjanya. « Les sons de la conque divine effrayent les fuyards comme le rugissement d'un lion effrayé, au fond des forêts, les éléphants ivres d'amour². » Vishnou poursuit ses exploits, et, de son disque tranchant, il coupe la tête de Mâli, celui des trois frères qui s'était chargé du commandement des troupes. Mâlyavat et Soumâli se précipitent au plus vite du haut du ciel, où le combat s'était engagé, et ils se réfugient, avec les débris de leur armée, dans Lankâ, où le vainqueur ne songe pas à les poursuivre. Cependant ils ne s'y croient pas encore en sûreté, et ils vont se cacher dans les régions infernales, demeure des serpents.

Telle est l'origine des premiers Râkshasas, ceux qui descendaient de Çalakaṭankatâ, la femme de Vidyoutkéça. Reste à savoir l'origine des Râkshasas qu'a vaincus Râma, de ceux qui descendaient de Poulastya. C'est à cette dernière branche qu'appartenait le trop fameux Râvaṇa³.

Quand la terreur des Râkshasas, dispersés par Vishnou, s'est un peu calmée, Soumâli sort de sa profonde retraite, et il veut retourner

¹ *Outtarakânda*, sarga v, çloka 45. — ² *Outtarakânda*, sargas vi, vii et viii. —

³ *Outtarakânda*, sarga viii, çlokas 23 et 29 et suiv.

à Lankâ; mais, dans l'intervalle, Vaiçravana, le dieu des richesses, est venu s'y établir. Il n'entend pas quitter un si beau lieu, et Soumâli, pour arranger pacifiquement les choses, lui envoie sa fille Neikasî. Mais elle arrive près de Vaiçravana à un moment peu favorable, à un moment où il faisait un sacrifice à Agni. L'ascète, surpris dans ses dévotions, maudit la jeune fille, tout en l'acceptant pour femme, et son châtimement sera d'enfanter des Râkshasas féroces et terribles dans leurs pensées et dans leurs actes. La jeune fille supplie le mouni de s'adoucir, et il lui promet que, par exception, le dernier de ses fils sera un ami de la justice. En effet, la pauvre mère a quatre fils, qui répondent exactement aux prédictions paternelles. Le premier est un être hideux, épouvantable, qui, sous forme de Râkshasa, est pourvu de dix têtes, de vingt bras, dont les lèvres sont couleur de cuivre, qui a des dents énormes, une large face et des cheveux d'un rouge ardent. La nature frémit à la naissance de ce monstre; les chacals se mettent à vomir des flammes; les animaux carnivores se rassemblent en troupes menaçantes; une pluie de sang tombe du ciel; les nuages mugissent; le soleil se couvre d'un voile obscur; il tombe des météores de feu; la terre tremble; les vents soufflent avec une violence inouïe, et l'océan tout entier se soulève. Le monstre reçoit de son père le nom qu'il mérite, et il s'appelle Daçagrîva, c'est-à-dire l'être aux dix têtes¹. Le second fils est Koumbhakarna, et le troisième enfant est une fille, Sourpanakhâ, qui, sans être aussi difforme que ses frères, est cependant fort laide; mais le quatrième enfant, Vibhishana, est très-beau, et il est destiné à être toute sa vie un modèle de sagesse et de justice. D'ailleurs, les trois frères commencent par mener la vie la plus exemplaire, et, retirés dans l'ermitage de Gokarna², ils s'y livrent à toutes les austérités des ascètes.

Mais quelles étaient précisément ces austérités? demande Râma au sage Agastya. Le narrateur s'empresse de le satisfaire. Koumbhakarna se tient, en plein été, exposé à la chaleur de cinq feux qui brûlent autour de lui; dans la saison pluvieuse, il reçoit constamment l'eau du ciel sans jamais chercher un abri; il couche sur la terre; et, dans la saison froide, il est sans cesse plongé dans un étang. Il passe ainsi dix mille années de suite, toujours aussi énergique, toujours infatigable. Vibhishana ne l'est guère moins; cinq mille ans durant, il reste debout

¹ *Outtarakânda*, sarga 1x, çloka 28 et 33. Le nom spécial est Daçagrîsha; mais le père le change en celui de Daçagrîva, qui a tout à fait le même sens; le poète n'explique pas la cause de ce changement, qui est, du reste, sans importance. —

² *Outtarakânda*, sarga 1x, çloka 47.

sur un seul pied; et, pour le récompenser, il tombe du ciel une pluie de fleurs; les dieux viennent le féliciter, et les Apsaras l'entourent de leurs danses. Pendant cinq mille autres années, il tient ses bras levés en l'air, récitant en lui-même les Védas et fixant ses regards sur le soleil. Quant au formidable Daçagrîva, il reste un millier d'années sans prendre aucune nourriture; au bout de cette première période, il fait un sacrifice à Agni, et il lui donne une de ses têtes¹. Après neuf mille ans ainsi employés, il ne lui reste plus qu'une seule tête, et il va la jeter dans le feu comme les neuf autres, lorsque Brahma, plein de compassion, l'arrête; il est satisfait de tant d'abnégation, et il permet au Rākshasa de former un vœu. Daçagrîva demande l'immortalité. C'est là un de ces vœux que Brahma ne croit pas devoir concéder à un être qui sera aussi pervers, et il invite l'ascète à demander un autre don. Daçagrîva souhaite alors d'être invulnérable aux coups de Souparna, des Nāgas, des Yakshas, des Daitiyas, des Dānavas, des Rākshasas et des dieux en général. Brahma accorde volontiers ce don assez beau déjà, et il y ajoute l'immortalité pour les neuf têtes que Daçagrîva s'est coupées. Enfin Brahma fait une dernière faveur plus utile: Daçagrîva pourra revêtir, à son gré, toutes les formes qu'il voudra². Vibhīshana demande pour toute grâce de rester juste toute sa vie. Brahma lui concède ce vœu; mais il y joint l'immortalité, que le sage ascète ne demandait pas. Koumbhakarna obtient de dormir six mois de suite et de se réveiller pour prendre quelque nourriture chaque semestre. Ce don ne le charme pas; car, à vrai dire, ce n'est pas lui qui l'a demandé à Brahma; c'est par une supercherie divine qu'il est condamné à dormir presque continuellement. Les dieux s'indignent à la pensée que Koumbhakarna puisse recevoir des grâces égales à celles qu'ont obtenues ses frères; et Brahma, pour satisfaire à leurs justes réclamations, appelle la déesse Sarasvatī, qui, dans toutes les créatures, est l'intelligence, la mémoire et la parole. Par l'ordre de Brahma, la déesse entre dans le corps du Rākshasa, et c'est elle qui répond aux questions du dieu. Elle demande le long sommeil, auquel Koumbhakarna ne songeait point et qu'il subit bien malgré lui³.

Cependant Soumāli, apprenant les faveurs dont les trois frères avaient été comblés, sort de la retraite souterraine où il s'était sauvé, et il vient prier Daçagrîva de l'aider à reprendre sur Viçravaṇa la superbe ville de Lankā. Daçagrîva refuse; mais c'est parce qu'il a l'intention d'acquérir

¹ *Outtarakāṇḍa*, sarga x, śloka 12. — ² *Outtarakāṇḍa*, sarga x, śloka 24. —

³ *Outtarakāṇḍa*, sarga xi, ślokas 49 et suiv.

Lankâ pour lui-même. Il envoie à Vaiçravaṇa un habile ambassadeur dont l'éloquence est presque irrésistible. Vaiçravaṇa consulte son père Viçravas, et, d'après son conseil, il cède Lankâ et se retire avec son peuple sur le mont Kailâsa. Daçagrîva, qui n'a plus qu'une seule tête, occupe la ville qu'on lui cède, parce qu'on redoute sa puissance, et il y établit son empire¹.

Un de ses premiers soins est de marier sa sœur la Râkshasî Sourpanakhâ à Vidyoudjdhigva, fils du roi des Dânavas, et il se marie lui-même à Mandodarî, la fille de Maya, seigneur des Daitiyas. A son exemple, Koumbhakarṇa épouse la fille de Vairetehana, nommée Vidyoudjdhvalâ, et le sage Vibhîshana épouse Saramâ², fille du grand Sailousa, souverain des Gandharvas. Daçagrîva a bientôt de Mandodarî un fils qu'il nomme Méghanâda, et que les hommes appellent Indradjit. En venant au monde, l'enfant pousse un cri formidable, qui fait trembler toute la ville et toute la campagne environnante. On eût dit du mugissement d'un nuage chargé de la foudre, et de là le nom de Méghanâda, qui ne signifie pas autre chose que le Nuage qui tonne³. Quant à Koumbhakarṇa, qui a besoin de dormir pendant six mois, d'après le don de Brahma, Daçagrîva lui fait faire un lit magnifique, où il peut reposer tout à l'aise.

Après s'être acquitté de tous ces devoirs de famille, Daçagrîva peut se livrer à son ambition; et il commence par tourmenter de toutes manières les Dévas, les Rishis, les Gandharvas et les Yakshas⁴, et par dévaster la surface de la terre. Vaiçravaṇa, réfugié sur le Kailâsa, lui envoie un messenger pour l'inviter à plus de sagesse. Daçagrîva, furieux, donne l'imprudent messenger à dévorer à ses Râkshasas; et de sa personne il marche avec une immense armée contre Vaiçravaṇa pour le punir de son outrecuidance. Après une campagne rapide, Vaiçravaṇa est vaincu⁵, et lui-même périrait de la main du farouche Daçagrîva, si ses

¹ *Outtarakâṇḍa*, sarga xi. — ² *Outtarakâṇḍa*, sarga xii, çloka 26. Le nom de Saramâ donne occasion au poète de faire un nouveau jeu de mots étymologique, comme plus haut pour Viçravas, et, un peu plus bas, pour Méghanâda; voir aussi, un peu plus loin, sarga xvi, çloka 33. La mère de Saramâ s'était retirée à l'époque de ses couches sur les bords du lac Mânasa. Survient la saison des pluies, et le lac se gonfle d'une manière menaçante. La mère de Saramâ lui dit, pour arrêter les eaux : « Ne crois plus, » *Saro mā*; de là vient le nom de sa fille Saramâ. Il est assez probable que les poètes se permettent ces singulières explications grammaticales par vanité; ils témoignent ainsi de leurs profondes études. Cette science philologique est fort déplacée dans une épopée; mais elle n'y jure pas plus que tant d'autres fautes contre le goût. — ³ *Outtarakâṇḍa*, sarga xii, çloka, 31. — ⁴ *Outtarakâṇḍa*, sarga xiii. — ⁵ *Outtarakâṇḍa*, sargas xiv et xv.

ministres, gardiens de ses trésors, ne venaient le soustraire aux coups de son ennemi pour le porter dans la forêt céleste de Nandana.

Daçagrîva, joyeux de sa victoire, se rend de son côté à la forêt Saravana; là il fait une rencontre qui doit avoir pour lui des suites mortelles, mais dont il ne comprend pas d'abord l'importance. A un certain moment, il se trouve en face du dieu Çiva, qui a revêtu la ligure d'un singe. Daçagrîva, qui ne le reconnaît pas, se moque de lui, et le dieu, irrité de tant d'audace, lui prédit qu'un jour naîtront sur la terre des singes qui détruiront Daçagrîva et tout le peuple des Râkshasas. Dans sa colère, le Râkshasa veut se venger sur-le-champ de celui qui lui annonce de tels maux; mais il ne peut faire le moindre usage de ses bras, qui sont enchaînés par une puissance supérieure. Il pousse un cri de rage dont les trois mondes retentissent épouvantés. Toutefois il doit céder et reconnaître la toute-puissance de Çiva. Le dieu plein de clémence lui pardonne, et, en souvenir du cri qu'a poussé Daçagrîva, il lui donne le nom de Râvaṇa, qui veut dire le Retentissant¹. Râvaṇa s'incline devant le dieu et poursuit dans le monde le cours de ses conquêtes.

Mais la prédiction de Çiva et les menaces qu'elle renferme ne l'ont pas rendu plus sage ni plus maître de lui. En parcourant une forêt de l'Himâlaya, il voit une jeune fille charmante, livrée à toutes les austérités d'un rigoureux ascétisme. Il en tombe passionnément amoureux, et il lui demande qui elle est. C'est la fille du très-pieux Brabmarshi Kouçadhvadja, fils de Vrihaspati. Elle se nomme Védavâtî, c'est-à-dire la fille de la parole du Véda, et elle s'est vouée à la vie d'ascète, depuis qu'elle a perdu son père tué par un perfide assassin, et sa mère, qui s'est immolée en se brûlant sur le corps de son époux. Elle reste fille, parce que son père avait fait vœu de ne la marier qu'à Vishnou Nârâyana. Râvaṇa ne se laisse pas toucher à tant de vertu; et, malgré les résistances de la jeune ascète, « de vierge il la rend femme². » La jeune fille au désespoir se précipite dans le feu pour effacer la souillure dont elle vient d'être atteinte; mais, avant d'expirer, elle annonce à Râvaṇa qu'elle renaîtra plus tard pour sa perte. En effet, c'est Védavâtî qui, morte par ce sacrifice immérité, pendant la période Krita, revient à la vie, dans la période Tréta, sous le nom de Sîtâ, fille du roi Djana-naka, et qui est la chaste et illustre épouse de Râma.

¹ *Outtarakāṇḍa*, sarga xvi, çloka 33 et suiv. Nouveau jeu de mots étymologique. tiré de la racine ROU, bruire, raoumi, ravimi, rourâva, etc. — ² *Outtarakāṇḍa*, sarga xvii, çloka 25. C'est, dans le poème, une expression atténuée pour rendre la violence dont la jeune fille est la victime.

Elle reçoit le nom de Sitâ, parce qu'un jour son père la trouve dans un champ sous le soc de la charrue qui labourait la terre, où l'enfant était enfouie¹. Plus tard, selon la prédiction de Védavati, Sita contribue à la mort de Râvaṇa, puisque c'est pour la délivrer de la prison que Râma fait la guerre à Râvaṇa et le tue.

Ainsi Râvaṇa, quels que soient les dons qu'il a reçus de Brahma, sait désormais par qui il doit mourir et pourquoi. C'est une armée de singes qui le vaincra, et il succombera en expiation du forfait qu'il a commis sur une jeune fille sans défense. Mais, à cette heure, le Râkshasa, qui a méprisé les menaces d'un dieu, méprise à bien plus forte raison les menaces d'une femme. Il continue sans aucun effroi la carrière de crimes où il est entré.

BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE.

(La suite à un prochain cahier.)

25 -
 Διονυσίου Βυζαντίου Ανάπλους Βοσπόρου. *Dionysii Byzantii De Bospori navigatione qua supersunt una cum supplementis in geographos graecos minores, aliisque ejusdem argumenti fragmentis e codicibus mss. edidit Carolus Wescher. Parisiis e typographeo publico, 1874, in-8° de xxxiv-154 pages.*

Le texte original de l'ouvrage de Denys de Byzance sur la Navigation du Bosphore, retrouvé en grande partie, est un événement littéraire d'une haute importance. En annonçant cette découverte nous croyons utile de rappeler les principaux faits qui se rattachent à l'histoire de cet ouvrage, si riche en renseignements de tout genre.

Pierre Gilles, plus généralement connu sous le nom latin de *Gyllius*, se distingua comme savant naturaliste pendant la première moitié du xvi^e siècle. Il avait été envoyé en Orient par François I^{er} pour y recher-

¹ *Outtarakāṇḍa*, sarga xvii, çloka 3g et suiv.

cher d'anciens manuscrits. Obligé par les circonstances de séjourner à Constantinople plus longtemps qu'il ne voulait, il mit à profit ses loisirs en faisant une topographie de cette ville célèbre, et en étudiant les rives du Bosphore. Il avait trouvé un secours inespéré dans l'ouvrage de Denys de Byzance, dont il avait pu se procurer un manuscrit. Ce dernier devint la base de son travail. Mais, pressé par la misère, il s'engagea dans les troupes du Sultan en 1548 et prit part à l'expédition contre les Perses. Peu après, avec l'aide de quelques amis ayant pu acheter son congé, il retourne à Constantinople pour y reprendre son travail sur le Bosphore. Il revient en France en 1550, à la suite de M. d'Aramont, notre ambassadeur; puis il part pour Rome où le cardinal d'Armagnac lui offre un asile. Il était occupé à mettre en ordre tous les matériaux qu'il avait recueillis, lorsqu'il fut pris de la fièvre et mourut en 1555, à l'âge de 65 ans. Ses héritiers publièrent son ouvrage¹ en 1561, mais avec beaucoup de fautes, l'auteur n'ayant pas eu le temps d'y mettre la dernière main.

Dans cet ouvrage se trouve compris en entier celui de Denys de Byzance sur la Navigation du Bosphore, traduit en latin par P. Gilles, d'après l'exemplaire grec qu'il a eu entre les mains. Qu'est devenu ce manuscrit? On n'a jamais pu le savoir. Au siècle suivant, Luc Holstein le chercha vainement dans toutes les parties de l'Europe. Léon Allatius, Du Cange, Banduri, Fabricius, Hudson, et, de nos jours, MM. Ott. Frick et C. Muller se livrèrent aux mêmes recherches, mais sans plus de succès. On comprend dès lors toute l'importance de la découverte que nous annonçons aujourd'hui. Voyons maintenant comment a eu lieu cette découverte.

Ces anciens feuillets en parchemin furent trouvés dans un fascicule que Minoïde Mynas, pendant sa mission en Orient en 1841, avait composé de plusieurs fragments recueillis de divers côtés, fascicule qui, après sa mort, devint la propriété de la Bibliothèque nationale. C'est ce que M. Wescher nous apprend lui-même². Dans un autre passage³ ce dernier s'exprime ainsi :

« Il y avait déjà six ans que je parcourais les manuscrits de Paris, « lorsque j'eus la bonne fortune de rencontrer dans le résidu de notre « bibliothèque des feuillets en parchemin et en papier contenant en « grande partie, sinon en entier, le texte de Denys de Byzance. J'ai pensé « que je ferais une chose utile, si, en mettant à profit mes faibles con-

¹ *D: topographia Constantinopoleos et de illius antiquitatibus libri IV*, Lyon, in 4°. — ² P. V, note I. — ³ Préf. p. II.

« naissances paléographiques, je transcrivais ces feuillets et si je les publiais au plus tôt. » Cette bonne fortune dont parle M. Wescher, elle ne pouvait pas lui manquer, car il était chargé de cataloguer les fragments de Denys de Byzance avec les autres manuscrits provenant de la succession Mynas. Ici une petite explication me paraît nécessaire.

Et d'abord je tiens à dégager ma responsabilité comme philologue et comme paléographe, car je serais impardonnable, si, à un moment ou à un autre, ayant eu ces fragments sous les yeux, je n'en avais pas reconnu immédiatement et signalé l'importance. J'ai raconté dans ce même journal¹ comment, en 1863, sur le point de partir pour le mont Athos, j'avais eu, par ordre supérieur, communication de ces manuscrits, qui étaient alors entre les mains de M. Daremberg. Ils me furent confiés pour quelques jours, à l'exception des portions de volume et des feuillets dépareillés qui se trouvaient dans des cartons à part. Les fragments de Denys de Byzance faisaient partie de ces derniers. De là vient qu'il m'a été impossible d'en soupçonner l'existence. Peu après mon retour d'Orient, toute la collection Mynas a été acquise pour le compte de la Bibliothèque nationale et versée dans les dépôts des manuscrits grecs. Il n'a donc pas été difficile à M. Wescher de découvrir les pages dont il s'agit.

Quoi qu'il en soit, nous avons là un beau et intéressant volume, qui seul doit nous occuper en ce moment. L'exécution matérielle de ce volume fait le plus grand honneur à l'Imprimerie nationale. Il est comme un digne pendant à la *Poliorcétique des Grecs*, qui a figuré avec tant de distinction à l'Exposition universelle de 1867. C'est à la France qu'appartient aujourd'hui le manuscrit en question, c'est en France qu'en a été donnée la première édition; il nous semble convenable que les premières améliorations dont ce travail peut être susceptible, paraissent dans un journal français.

Dans une dissertation, intitulée *Commentatio palæographica* et placée en tête du volume, M. Wescher traite avec beaucoup de compétence toutes les questions qui se rattachent à l'ouvrage de Denys de Byzance et aux fragments géographiques nouvellement découverts. Nous en donnerons une très-courte analyse.

Les feuillets en parchemin qui sont la base de l'édition paraissent dater du commencement du XIII^e siècle. Ils faisaient autrefois partie d'un recueil de géographes. Indépendamment des fragments de Denys, ils contiennent plusieurs autres opuscules dont nous parlerons plus loin.

¹ Mars 1868, p. 178.

Trois de ces derniers sont conservés aussi dans le célèbre manuscrit d'Heidelberg (Palatin, n° 398), dont Bast a le premier signalé l'importance. Parmi les papiers de Mynas, M. Wescher a trouvé une note de la main de ce dernier, donnant la notice d'un autre recueil du même genre, et il a pu constater que c'est de ce recueil que proviennent les feuillets en question. On se demande comment et à quel moment Mynas a eu communication de ce manuscrit complet, qui depuis a disparu. Ne serait-il pas resté dans une des malles qu'il avait confiées à un habitant de Salonique, et dont on n'a plus entendu parler ?

Les deux recueils contenaient les mêmes ouvrages. Seulement les opuscules compris dans les susdits feuillets sont précisément ceux qui manquent au manuscrit d'Heidelberg, dont le commencement a disparu. Suit une notice très-détaillée de ce dernier avec la note de Mynas, reproduite textuellement. Une comparaison faite avec sagacité permet au savant éditeur de recomposer un premier archétype d'où proviennent ces différents recueils. Il en fait même remonter l'origine à l'époque où florissait la bibliothèque d'Alexandrie, dans laquelle devait se trouver un corps complet des géographes grecs, y compris Ptolémée et Strabon.

Le chapitre consacré aux conditions paléographiques des fragments de Denys est traité avec une excellente méthode. Ponctuation, accentuation¹, particularités concernant les noms propres, notes marginales, abréviations, iotacisme, orthographe², etc., rien n'est omis de ce qui concerne ce précieux manuscrit. Ici une question se présente. Ce dernier est-il l'exemplaire dont Gilles s'est servi pour faire son travail, ou bien en a-t-il eu un autre à sa disposition ? Après avoir cité les passages qui peuvent éclaircir cette question, M. Wescher se décide pour la seconde supposition. Il croit que cet autre exemplaire provient de la même famille que le Palatin, et peut-être même a été copié d'après les feuillets qui manquent à ce dernier.

Les témoignages anciens sur l'auteur de la Navigation du Bosphore se réduisent à quelques lignes d'Étienne de Byzance et de Suidas. Il paraît établi qu'il a vécu à la fin du ⁱⁱ siècle de notre ère, avant 196.

¹ M. Wescher a noté avec la plus grande exactitude toutes les fautes d'accent, en ayant soin de les corriger dans son texte. Je trouve cependant, p. 10, 17. *σπεριφός* au lieu de *στέριφος* que le manuscrit donne régulièrement. P. 13, 1. *τῶν ἱερείων τὴν ἀρπαγὴν*. Le mot *ἱερείων* ainsi accentué viendrait de *ἱερεῖα*. Il faut *ἱερείων*, comme porte le manuscrit. — ² P. 14, 13 on lit *παρολισθάνει* pour *παρολισθαίνει*. *Retinendum censui*, dit en note M. Wescher. Mais alors pourquoi, p. 18, conserver *διολισθαίνοντα* ? (Voy. plus loin p. 217, n. 7). Ces différences tiennent certainement à des négligences de copiste, et il eût été mieux d'adopter une orthographe uniforme.

année dans laquelle Septime Sévère a détruit Constantinople. Quant à son ouvrage, il est très-précieux parce qu'il nous fait connaître dans les plus grands détails un des endroits les plus célèbres du monde ancien. Les ruines, les temples, sont indiqués; les renseignements historiques y abondent, et les traditions mythologiques ne sont données qu'avec une certaine réserve. On y trouve même quelques renseignements intéressant les sciences naturelles. Denys de Byzance part de Constantinople et parcourt tous les endroits du Bosphore en commençant par la côte d'Europe et en finissant par celle d'Asie. Sous le titre d'*Ordo Anapli*, M. Wescher donne par ordre la liste de toutes les localités nommées dans ce parcours. Le style de l'auteur rappelle un peu l'affectation de Pausanias; le nouvel éditeur croit même y remarquer une imitation de la manière de Thucydide.

L'*Ἀναπλους* de Denys étant la partie importante du livre de M. Wescher, nous croyons utile d'en examiner le texte avec le plus grand soin et de signaler les améliorations dont il nous paraît susceptible. Avant d'entreprendre cet examen, nous indiquerons sommairement les opuscules publiés à la suite. Ils sont au nombre de sept, provenant du même manuscrit :

- I. [Anonymi] *Summaria ratio geographiæ in sphaera intelligendæ.*
- II. [Anonymi] *Geographiæ expositio compendiaria.*
- III. *Agathemeri Geographiæ informatio.*
- IV. *Ventorum situs et appellationes*, d'après l'ouvrage d'Aristote *De signis*.
- V. *Hannonis Periplus Libyæ.*
- VI. *Fragmentum Chrestomathiæ*, d'après Strabon.
- VII. *Plutarchi De fluviorum et montium appellationibus.*

Aucun de ces opuscules n'était inédit. Le nouveau travail, par conséquent, n'est utile qu'au point de vue des variantes fournies par le manuscrit Mynas. Quelques notes critiques de l'éditeur accompagnent le premier et le dernier de ces opuscules.

Viennent ensuite deux appendices contenant des extraits qui intéressent la géographie des Grecs. Le premier comprend des scholies nouvelles sur Denys le Périégète et une cosmographie anonyme avec des fragments des scholies d'Aratus. L'autre appendice donne dix extraits sur l'Adiabène², l'Arabie Pétrée, la ville des *Noricæ* appelée *Viru-*

¹ On trouve aussi cet opuscule dans le cod. gr. Paris. 2048, fol. 71 v°. Mais je ne crois pas qu'il fournisse des leçons importantes. — ² J'ai trouvé aussi ce fragment dans le cod. gr. 2511, fol. 73 v°. J'indique seulement les variantes nouvelles.

nium, les Gètes, la Bretagne, le mont Vésuve, l'île *Brittia*, le Danube¹, l'île de Chypre, et un fragment inédit de Ctésias sur le poivre.

Ces extraits, à l'exception du neuvième sur l'île de Chypre, proviennent tous du même manuscrit (n° 607 A, suppl. grec) de la collection Mynas. Plusieurs avaient été déjà publiés, soit dans Banduri, soit dans Procope, auxquels les notes renvoient. J'indiquerai en outre Suidas, où se trouvent textuellement les deux premiers extraits sur l'Adiabène et l'Arabie Pétrée².

Quant aux autres, ils étaient inédits, moins toutefois celui qui concerne la ville nommée *Virunium*. Je l'avais déjà publié avec une traduction française dans ce même journal (1872, p. 389); M. Wescher s'en étant aperçu ultérieurement a donné cette indication dans son *Addenda*, où il corrige, d'après mon texte, une mauvaise ponctuation, qui dénaturait le sens du sien. Ce manuscrit 607 A est un de ceux que j'avais eus en communication au moment de mon départ pour le mont Athos. Il avait attiré mon attention. J'y avais même copié les morceaux inédits cités plus haut et d'autres, dont je comptais faire usage suivant l'occasion. C'est d'après ce manuscrit que j'ai communiqué à l'Académie des inscriptions et belles-lettres et publié dans la *Revue archéologique* le fragment si curieux d'Appien sur l'oionoscopie ou la divination par les oiseaux, fragment qui a été reproduit en dernier lieu par M. C. Müller dans le V^e volume des *Historiens grecs* de la collection Didot.

Aux renseignements recueillis par M. Wescher sur la géographie des Grecs, je joindrai un document que j'ai trouvé dans un manuscrit de Paris (n° 1389, fol. 387 v^o). C'est une liste des principales îles de la Grèce et du Péloponèse avec leur périmètre estimé en milles.

Τῆς Κύπρου τὸ περίμετρον μίλια χν'.	Chypre, 650 milles.
Τῆς Κρήτης χνβ'.....	Crète, 652.
Τῆς Εὐβοίας υν'.....	Eubée, 450.
Τῆς Σικελίας χο'.....	Sicile, 670.
Τῆς Σαρδῶν χν'.....	Sardaigne, 650.

Lin. 1, ἡ χώρα om. L. 2, ἐν ἣ ἐστ.—λέγεται δὲ ἡ τοιαύτη χώρα Ad. — L. 3, ἐν αὐτῇ ποτ. — L. 4, Νινευὴ πόλις—ἢ ἐν τοῖς κτ. — L. 6, ἐκεῖ—ἀναδ. πν. — L. 7, καὶ πᾶν. — L. 8, ὁσφρήσαιο—ἐσκεδάννυται καὶ κατ' εὐθ. L. 10, ὑψηλῶ. — L. 11, ἐν ἱερῶ της Ἀσ. ὅτι παντα. Quelques-unes de ces variantes doivent être adoptées. — ¹ Ce fragment se trouve ordinairement dans les recueils de conciles. Je l'ai rencontré aussi dans un manuscrit du couvent d'Iviron au mont Athos, mais les variantes ne valent pas la peine d'être citées. J'indiquerai aussi J. Lydus, *De Magistr. Rom.* III. xxxii, p. 208, ed. Bonn., où l'on retrouve presque textuellement le paragraphe donné p. 122, 26 sq. du vol. de M. Wescher. — ² Suid. v. Θεὸς Ἀρης.

Της Βρετανίας (sic) Θ'	Bretagne, 500 milles.
Της Λέσβου σξ'	Lesbos, 260.
Της Χίου ρλ'	Chios, 130.
Της Ρόδου (sic) ρη'	Rhodes, 108.
Της Πελοποννήσου ψλ'	Péloponèse, 730.

Je laisse à d'autres le soin de discuter ces chiffres; une discussion de ce genre nous entraînerait beaucoup trop loin.

Je reviens à l'ouvrage de Denys de Byzance sur la Navigation du Bosphore. On possède maintenant un peu plus de la moitié du texte grec. Le commencement, c'est-à-dire la préface, était déjà connu ainsi que la fin, qui avait été publiée à Londres en 1866 et donnée de nouveau par M. Müller dans le V^e volume des *Historiens grecs* de Didot. Quant à la partie qui manque, elle a été reproduite en latin d'après la traduction de Gilles, afin qu'on eût l'ouvrage complet. Dans son édition de la *Poliorecétique des Grecs*, M. Wescher s'est montré très-habile paléographe. Cette habileté est reconnue et acceptée. Aussi tout d'abord l'idée ne m'est-elle pas venue de revoir le manuscrit après lui. J'aurais craint d'entreprendre un travail inutile et qui n'aurait pour moi d'autre résultat qu'une perte de temps. Mais, ayant rencontré dans le texte de Denys des passages incorrects, et ayant conçu le soupçon que certaines abréviations avaient été mal comprises, j'ai cru devoir recourir au manuscrit. J'ai pu alors constater que la science paléographique de l'éditeur s'était trouvée quelquefois en défaut¹, et qu'il avait commis plusieurs erreurs qui auraient pu être évitées. La discussion qui va suivre le prouvera suffisamment. Toutefois je dois dire, pour sa justification, que le manuscrit est très-difficile à lire; l'écriture est fine, serrée et pleine d'abréviations.

P. 3, 6. L'auteur dit que le courant du Bosphore ne suit pas une ligne directe, mais qu'il est brisé sans cesse par les promontoires qui s'avancent. On trouve ensuite cette phrase : *κυκᾶ μὲν γὰρ ἐν ὀλίγῳ τὸ ρεῦμα, καὶ τῇ στενοχωρίᾳ τῶν ἠπειρῶν θλιβόμενον σπασμῶ καὶ ταραχῇ καταισιον*, « car il se répand dans un espace très-étroit, et, resserré entre « les deux continents, il descend plein d'agitation et de bruit. » Le mot *κυκᾶ* « il se mêle, il se répand », est une conjecture de M. Wescher. Cette correction ne me satisfaisait pas. Le verbe *κυκᾶω*, *κυκᾶω*, employé à l'actif, ne peut pas avoir le sens du passif. Mais, en recourant aux notes, j'eus bien vite le mot de l'énigme. On y lit en effet : « *κυκᾶ*] *conjecti. Ponunt*

¹ Voy. plus bas p. 209, 212 et 216.

« *κυκώ membrane.* » Je remarquai l'accent aigu sur *κυκώ*, qui ne signifie rien, et dès lors je fus convaincu que c'était là un mot inachevé, dont la fin se trouvait dans *μέν*, pris à tort pour la particule. L'accent grave sur cette syllabe devait être tout simplement l'abréviation paléographique signifiant *όν*, c'est-à-dire *κυκώμενον*. Je vérifiai le fait dans le manuscrit, qui me donna complètement raison. La phrase maintenant marche régulièrement : *κυκώμενον γάρ. . . . και θλιβόμενον κ.τ.λ.*

P. 8, 15. « Vient ensuite un endroit nommé *Κήπος* (Jardin), parce « que le sol en est remarquablement favorable à ce genre de culture; « on tire aussi de la mer des produits avantageux, » *τήν δὲ ἀπὸ τῆς θαλάσσης ἐργασίαν ἐπίκτητον ἔχων.* « Car, ajouté le texte, la mer n'était « pas exploitée dans cet endroit, étant restée même inexploree jusqu'à « lors, » *οὐ παλαι γὰρ ἀνευρίσκειται τέως ἄρτι και ἀνερευνητος οὔσα.* Je m'expliquais difficilement cette alliance des deux mots *τέως* et *ἄρτι*, qui disent ici à peu près la même chose. Je pensais qu'il fallait corriger *ἕως ἄρτι*, formule usitée pour exprimer « jusqu'à présent. » En consultant le manuscrit, je découvris une tout autre correction. Il y a très-distinctement *ἀργή* et non *ἄρτη*, comme M. Wescher le dit en note. L'accent est sur la dernière syllabe et non sur la première, ce qui justifie la leçon, lors même qu'on ne verrait pas clairement le *ρ* qui a été pris à tort pour un *τ*¹. La leçon *ἀργή* est la véritable; elle est très-bien amenée par le mot *ἐργασίαν* qui précède. L'adjectif *ἀργός*, à l'époque où Denys écrivait, n'était plus épïcène. On disait *ἀργή* au féminin. *Ἀργή γῆ, χώρα*, signifie « une terre, un champ inculte. » Appliqué à la mer, ce mot veut dire « non soumise au travail, non exploitée. » Le sens sera : « car anciennement ces parages n'étaient point explorés, cette mer « étant alors inexploitée et non recherché. »

M. Wescher a fait plusieurs bonnes corrections, mais quelquefois il a changé à tort, suivant moi, la leçon du manuscrit.

P. 11, 14. « Au milieu sont des marais avec de bons pâturages et des « prairies fournissant aux bestiaux une nourriture abondante, » *ἐλη τε εὐβοτα και λειμῶνες ἀφθόνους ἀναδιδόντες νομὰς βοσκημάτων.* Le manuscrit porte *εὐβοα*, leçon adoptée par P. Gilles, qui traduit inexactement *paludibus boum nutricibus*. Il faudrait *bobus abundantibus*, riches en bœufs. L'éditeur a cru devoir corriger *εὐβοα* en *εὐβοτα*, et il ne met pas en doute la vérité de cette correction. Je n'aurais pas d'objection à faire

¹ Il eût été utile d'indiquer cette forme du *ρ* dans le commentaire paléographique.

contre εὔβοτα appliqué à ἐλη, si ces mots n'étaient pas suivis d'une autre désignation qui dit exactement la même chose. Il me paraît évident que l'auteur a voulu distinguer les ἐλη riches en bœufs et les prairies fournissant de gras pâturages. Le mot ἐλος signifie non-seulement marais, mais aussi lieu boisé et marécageux propre aux bestiaux. Homère¹ l'emploie souvent dans ce sens : « Hector, dit-il, est pareil à un lion furieux lorsqu'il attaque des génisses qui, nombreuses, paissent l'herbe humide d'un vaste marais. »

..... Βουσιν ἐπελθων
 Λιῖ ρά τ' ἐν εἰαμενῇ ἐλεος μεγάλοιο νέμονται.

Apollonius de Rhodes² cite aussi des génisses qui paissent dans un marais plein d'herbes, ἐλος λειμώνιον. Quant à εὔβοος, bien qu'il soit très-rare, ce mot est excellent. Il est formé comme πολύβοος, εὔνοος, εὔροος, etc. D'après ce qui précède, je crois qu'on doit conserver la leçon εὔβοα.

P. 21, 14. « Quelquefois cependant, la violence du courant venant à diminuer, les matelots *ad ipsa saxa crepidinis littoreæ contendunt contra fluctus,* » traduction des mots ἐν τῷ χρωῖ τῆς ἀποβάσεως καὶ παρ' αὐτὰς τὰς πέτρας ἀμιλλῶνται τῷ ρεύματι. Le manuscrit porte ἐν τῷ ῥῶ, ce que M. Wescher change en ἐν τῷ χρωῖ, en se référant à ἐν χρωῖ τῆς πέτρας, *ad summa saxa*, qu'on trouve quelques lignes plus haut. Je ne sais pas s'il se rend bien compte de cette correction. Quant à moi, j'avoue ne pas comprendre le sens de ἐν τῷ χρωῖ τῆς ἀποβάσεως, que je ne retrouve pas dans la traduction *crepidinis littoreæ*. Mais une objection plus grave se présente. La formule ἐν χρωῖ est un idiotisme consacré, et qui se rencontre sans cesse pour signifier à la surface, tout près d'une chose. Mais on n'a jamais dit ἐν τῷ χρωῖ avec l'article. Je ne connais pas du moins un seul exemple de cette formule modifiée. Je crois donc qu'il faut conserver ἐν τῷ ῥῶ τῆς ἀποβάσεως. Cette expression, suivant moi, signifierait : dans le cours de la descente, c'est-à-dire à l'endroit où la mer est moins profonde, auprès des rochers eux-mêmes, les pilotes luttent contre le courant en appuyant leurs rames sur la roche. Il est plusieurs fois question de ce courant, ῥοῦς, dans les lignes précédentes³. L'au-

¹ Il. O, 631. — ² 4, 976. Platon réunit aussi les deux mots, dans le Critias, p. 114. E : καθ' ἐλη καὶ λίμνας. Nonn. Dionys. I, 112 : οὐχ ἐλος, οὐ λειμῶνες ἐν οἰδμασιν. — ³ Lin. 7 : τῷ πνεύματι του ρου; et lin. 12 : πολλὸν τον ροῦν.

teur ne craint pas de se répéter, mais en variant ses termes, ἐν τῷ ῥῶ̄ et τῷ ῥεύματι, comme παρ'αὐτὰς τὰς ἀέτρας et εἰς τὰς ῥαχίαις.

P. 33, 2. Deux endroits portent le nom de Δίσκοι, *Disci*. Le premier est plus grand, μείζων μὲν ὁ πρῶτος. Le second est beaucoup plus petit. παρὰ πολὺ δὲ ὑποδεέστερος [ὁ ἕτερος]. Au lieu de ὑποδεέστερος, le manuscrit de Londres donne ὑπὸ δὲ ἕτερος, d'où M. C. Müller supplée ὁ ἕτερος. restitution adoptée par M. C. Wescher, qui cherche à l'expliquer paléographiquement en montrant que les deux désinences ἐστερος et ἕτερος ont bien pu s'absorber l'une et l'autre. Rien de mieux, si la correction était la véritable, mais elle me paraît impossible. Jamais πρῶτος n'est suivi de ἕτερος. C'est comme si nous disions en français : le premier, l'autre. Il faut de toute nécessité suppléer δεύτερος, ce qui, du reste, ne modifie point la version latine *multo vero minor secundus*. J'ajouterai que, même avec cette nouvelle correction, l'observation paléographique de M. Wescher peut subsister en partie.

Le texte de Denys de Byzance, dans la partie conservée par le manuscrit Mynas, présente quelques petites lacunes. Le savant éditeur a essayé d'en restituer deux. Nous examinerons ces restitutions.

P. 13, 5. L'auteur parle d'une colline située dans le voisinage de Drepanum et qui est fortement inclinée du côté de la mer, ἀθρόως ἀποκλινῆς ἐπὶ τὴν θάλασσαν. Le mot ἀποκλινῆς est une conjecture de M. Wescher; le manuscrit donnant seulement κλινῆς précédé de cinq ou six lettres confuses. Il s'appuie sur un autre passage où le verbe ἀποκλίνεται¹ avec πρὸς est employé dans les mêmes conditions. Ce mot ἀποκλινῆς est excessivement rare²; on n'en connaît qu'un seul exemple tiré du poète Manéthon. D'un autre côté, si nous comparons Denys de Byzance avec lui-même, nous trouverons l'expression dont il s'est servi dans un passage analogue. Ainsi, p. 20, 15, il dira : « En face est une colline peu élevée, descendant par une pente douce vers la mer, λόφος ὑπὸ ἡρέμα κατακλινῆς³ ἐπὶ θάλατταν. Le mot κατακλινῆς est beaucoup plus usité; il a, de plus, l'avantage de restituer quatre lettres κατα, au lieu de trois ἀπο. Du reste, ce qui met la question hors de doute, c'est que le manuscrit fournit lui-même cette leçon, comme correction définitive.

¹ Aristote s'en sert avec εἰς, Probl. 5, 6 : τὸ ὕγρον εἰς ἐν μόνιον ἀθρόον ἀποκλίνει. — ² Je m'étonne que M. Wescher n'ait pas admis ce mot dans son *Index græcitalis*. — ³ Dans la traduction latine : *collis sensim supinus declinans ad mare*. J'aimerais mieux, *supinus sensim declinans*.

L'auteur continue : « Ce promontoire s'appelle Βουκόλος, en honneur « du bouvier qui avait montré le corbeau enlevant une partie des vic-
« times qu'on immolait en sacrifice à Apollon, » ἀνόμασαι δὲ Βουκόλος, εὐ-
χαρίστου μνήμης τὸν μηνυτὴν ἀξιώσαντων· ἔνθεν ἰδεῖν δοκεῖ τὸν κτίστην
ἄρην. « C'est là qu'il avait cru voir le corbeau fondateur de la ville. » Ce
verbe δοκεῖ, au présent, ne peut s'expliquer, sans parler même de la
construction de la phrase, qui est trop coupée. Peut-être pourrait-on
lire et suppléer τὸν μηνυτὴν ἀξιώσαντων, [ὅς] ἔνθεν ἰδεῖν [ἐ]δόκει κ. τ. λ. La
version latine pourrait être conservée : *Bucolon grata memoria prosecuti
indicem qui ex hoc loco speculatus est urbis conditorem corvum*. Les mots
qui *speculatus est* répondent exactement aux parties suppléées.

P. 13, 11. « En tournant le promontoire on trouve un long golfe appelé
« Auléon, » Αὐλεῶν, ὄνομα, puis une lacune. Vient ensuite la phrase « ou-
« vrage de Philippe de Macédoine, » Φιλίππου κ.τ.λ. Suivant M. Wescher
il manquerait ἐνταῦθα ou quelque chose du même genre. Il cite ici les
termes dont se sert P. Gilles : *Post Auleona Dionysius dicit esse pon-*
tem, et il ajoute qu'ils ne peuvent servir à combler la lacune. Je crois,
au contraire, qu'une restitution se présente tout naturellement. Je lirais
d'abord ὀνομαζόμενος au lieu d'ὄνομα, ce qui répondrait à la version
latine *appellatus*, et je suppléerais καὶ γέφυρα, c'est-à-dire « le golfe nommé
« Auléon, et un pont, ouvrage de Philippe de Macédoine, etc. » Le verbe
au présent καταβάλλει de la ligne suivante ne donne pas un sens satis-
faisant. Peut-être faut-il corriger κατέβαλε.

Pour publier la partie inédite du texte de Denys de Byzance,
M. Wescher a eu un secours inappréciable, et que les premiers éditeurs
ont bien rarement, c'est la traduction latine de l'ouvrage entier faite
au xvi^e siècle. « J'ai donné, dit-il¹, la version latine, partie d'après celle
« de Gilles, partie en corrigeant cette dernière pour la mettre d'accord
« avec le texte grec. » Ce principe n'a pas toujours été très-bien observé
dans la pratique, comme il est facile de le démontrer.

P. 19, 10. « Il y avait dans les environs de Chalcédoine une plaine
« fertile et favorable à la culture de la vigne, εὐγειον καὶ Φιλάμπελον.
« Archias le Thasien, fils d'Aristonyme, s'y établit avec ses compagnons
« dans l'intention d'y fonder une ville. Mais les habitants l'en empê-
« chèrent. Forcé de se retirer, il alla se fixer à Énos en laissant son nom
« (Ἀρχεῖον) à la localité qu'il venait de quitter, Ἀρχίας μὲν δὴ μεταναστὰς,

¹ Préf. p. III.

« Αἶνον οἰκίζεταί· τῷ τόπῳ δὲ ἀπολείπει τοῦνομα. » La traduction latine dit tout autre chose : *Archias illis, qui cum eo migrassent, Ænon dedit habitandum locoque nomen reliquit*, « Archias fixa Ænos pour demeure à ses « compagnons. » Il est clair que Gilles avait sous les yeux ou a cru lire *μετανάστιας*, « les colons, » au lieu du participe *μεταναστίας*, « s'étant éloigné. » La dernière leçon est la véritable, mais la version latine aurait dû être modifiée, pour qu'elle fût d'accord avec le texte.

P. 10, 12. « Des fleuves, en apportant un grand amas de matières « molles, rendent la mer légère et vaseuse dans cet endroit, » *ελαφρὰν καὶ τεναγώδη παρέχονται Θάλασσαν*. Le latin dit *mare vadosum ac cœnosum*. Le mot *vdosum* n'a aucune espèce de rapport avec *ελαφρὰν*. On trouve ailleurs, p. 5, 2, la même alliance d'expressions : *ελαφρὰς καὶ τεναγώδεις ἀποβάσεις*, mots qui sont rendus par *tenuēs ac paludosos recessus*. Il est évident qu'il n'y a pas erreur dans le mot *ελαφρὰς*, qui est régulièrement traduit par *tenuēs*. C'est encore dans le même sens que l'auteur emploie *μετέωρος*, p. 11, 1 : *μετέωρος καὶ τεναγώδης ἀνάχυσις*, *sublimis et cœnosa effusio*. On peut rapprocher ces passages de celui d'Hésychius, qui, parmi les explications de *τέλμα*, cite *ελαφος* (sic), et surtout d'un article de Zonare ainsi conçu : *Τεναγώδης· τόπος ελαφρός*. Cet adjectif *ελαφρός* avait aussi quelquefois le sens de dangereux, *periculosus*, mais je ne pense pas que l'auteur ait pu dire : « rendent la mer dangereuse et vaseuse. » Ici l'effet serait indiqué avant la cause, ce qui est contraire à la logique. Suivant moi, il faudrait prendre ici le mot *ελαφρός*, léger, dans le sens de doux; ce sont les eaux douces, c'est-à-dire peu salées, par suite du mélange des fleuves qui se déversent dans cette partie du Bosphore. Quoi qu'il en soit, le texte et la traduction cités plus haut, *ελαφρὰν* et *vdosum*, ne s'accordent pas, et je m'étonne que l'éditeur ne s'en soit pas aperçu.

J'ai montré les secours que l'on peut tirer du manuscrit; il me reste à examiner certains passages du texte qui me paraissent défectueux¹.

P. 2, 15. « La mer (le Pont-Euxin) retourne se mêler avec le lac « (Mæotis), et nombre de fleuves qui descendent des deux continents

¹ P. 31, 10, *διαφέρει τοσοῦτω... ὅσον Θάλαττα*. M. Müller a corrigé *ὅσον* en *ὄσω*. Les manuscrits donnent *ὅσον* que je conserverais comme M. Wescher, mais je changerais *τοσοῦτω* en *τοσοῦτον*. Avec *διαφέρω* on se sert toujours de *τοσοῦτον... ὅσον*. (Voy. le *Thes.* col. 2,323, A.) Il y avait peut-être dans un ms. *τοσοῦτ*, qui aura été pris à tort pour *τοσοῦτω*.

« adoucissent la dureté naturelle (des eaux). » Je traduis littéralement la phrase grecque : Μετέχει δὲ τῆς λίμνης Θάλαττα τρεπομένη, καὶ πλήθη τῶν ἀφ' ἐκατέρας τῆς ἠπείρου κατερχομένων ποταμῶν ἐπιγλυκαίνει τὴν φυσικὴν δεινότητα. La version latine rend les mots Θάλαττα τρεπομένη par *mare immutatum*. Cet *immutatum* ne peut se comprendre à aucun point de vue. Par τρεπομένη l'auteur veut dire, je crois, que les eaux du Pont Euxin vont retrouver celles du lac Macotis pour se mélanger avec elles. Le verbe ἐπιγλυκαίνει se rapportant à πλήθη nous donne une construction irrégulière, en ce sens que τὴν δεινότητα s'applique aux fleuves et non à la mer. Il faudrait ajouter αὐτῆς (Θαλάττης). Je proposerais πλήθει¹ au lieu de πλήθη, le verbe ἐπιγλυκαίνει s'entendrait de la mer (Θαλάττα), qui, grâce aux fleuves nombreux, etc., adoucit la dureté naturelle de ses eaux. Dès lors, l'expression τὴν δεινότητα ne peut plus s'entendre que dans sa véritable application.

P. 4, 5. Il s'agit d'un golfe qui présente toute la sûreté d'un port. Je suis obligé de citer la phrase entière, qui donne lieu à plusieurs observations critiques : Ἀσφαλὴς δὲ ἕσα λιμὴν· ἐν κύκλῳ μὲν, ὄρεσι καὶ λόφοις ἂ πρὸ τῶν πνευμάτων· κατόπιον δὲ, ποταμοῖς βαθεῖαν καὶ μαλθακὴν καταφέρουσιν ἰλύν· κατὰ σίωμα δὲ, ὑπὸ τῆς ἄκρας ἐφ' ἧς ἡ πόλις. C'est-à-dire, en se conformant à la traduction latine, « il est sûr à l'égal d'un port, « d'abord parce qu'il est entouré de tous les côtés de montagnes et de « collines qui le défendent contre les vents, ensuite parce que, par derrière, des fleuves entraînent avec eux en descendant un amas abondant de terres molles, enfin parce que s'avance un promontoire « sur lequel la ville est située. » Les trois causes de sûreté sont indiquées avec soin; seulement on ne comprend pas comment les fleuves mentionnés peuvent y contribuer. Le datif ποταμοῖς dépend d'ασφαλὴς comme ὄρεσι, ce qui donne une construction des plus rares. Le manuscrit nous aidera, en partie du moins, à sortir d'embarras. Il porte en effet très-distinctement ποταμοὶ et non ποταμοῖς. Dès lors καταφέρουσιν n'est plus un participe², mais bien la troisième personne du pluriel de καταφέρω. Nous avons donc une nouvelle phrase, qui ne dépend plus d'ασφαλὴς. Voilà déjà un pas de fait, grâce à cette leçon importante. Mais une nouvelle difficulté se présente. Le ἐν κύκλῳ μὲν de la ligne précédente annonçait un correspondant, κατόπιον δὲ, avec la même cons-

¹ Ailleurs, p. 16, 4, l'auteur dit : Ἐρμα πλήθει τῶν ὀστρέων ἐπιγλυκαίνόμενον.

— ² La même phrase se retrouve plus loin, p. 10, 11 : τῶν ποταμῶν, οἱ συνεχηὶ καὶ μαλθακὴν καταφερόντες ἰλύν.

truction, c'est-à-dire avec le datif *ποταμοῖς*. Je crois que les mots *ἐν κύκλῳ μὲν* proviennent d'une fausse lecture, et qu'il faut corriger *ἐγκυκλώμενος ὄρεσι...* *κατόπιον δὲ ποταμοὶ κ. τ. λ.*, « sûr comme un port entouré de « montagnes... Par derrière descendent des fleuves, etc. » Tout devient régulier; la construction embarrassée d'*ἀσφαλῆς* avec un datif disparaît, en même temps que le second *μὲν*, le premier se trouvant déjà à la ligne précédente, « *βαθὺς μὲν... ἀσφαλῆς δέ.* »

Reste une dernière difficulté dans la troisième partie de la phrase générale : *κατὰ σίωμα δέ, ὑπὸ τῆς ἄκρας ἐφ' ἧς ἡ πόλις*. La version latine, que j'ai reproduite en français, *in ore vero promontorium emineat ubi situm est Byzantium*, ne répond pas exactement au texte grec. L'expression *ὑπὸ τῆς ἄκρας* ne se comprend pas, car la traduction littérale serait : « à l'embouchure sous le promontoire sur lequel la ville est située, » ce qui donnerait encore une phrase inachevée. Faute de mieux, je proposerais de corriger *κατὰ σίωμα* en *κατάσθημα*, vieux mot cité par Hésychius comme signifiant « rade, mouillage. » Le sens et la construction se trouveraient d'accord : « une rade sous le promontoire, etc. » Une notion du même genre se trouve ailleurs, p. 20, 17, *ἄκρα προτενῆς, πολλὴν ἐγκολπιζομένη λιμένα*, « un promontoire qui protège un grand port. » Dans le cas, cependant, où l'on voudrait conserver la formule usitée *κατὰ σίωμα*, on pourrait peut-être supposer une lacune et lire *κατὰ σίωμα δέ [λιμὴν] ὑπὸ τῆς ἄκρας κ. τ. λ.*

P. 6, 14. *Τὸν δ' ἐνθεν παραμεμφάμενοι κατὰ βάθος κ. τ. λ.* Avec *παραμεμφάμενοι*, il n'y a plus de construction. Il faut corriger *παραμεμφάμενοις*, *praetereuntibus deinde*, comme donne très-bien la version latine de M. Wescher. C'est une tournure familière à l'auteur. Ainsi, p. 13, *Κάμφαντι δὲ τὴν ἄκραν*; p. 22, *Κάμφαντι δὲ τὰς Ἐστίας*.

P. 7, 14. Il y a plusieurs observations à faire sur ce paragraphe. L'auteur, parlant de deux temples dédiés, l'un à Junon et l'autre à Neptune, ajoute : *λέγεται δὲ αὐτῶν οὐδὲν, ὅτι μὴ τούνομα*, « on ne cite rien « d'eux que le nom, » *quarum (aedium) solum nomen exstat*, suivant la traduction latine. Nous avons là une construction vicieuse, *λέγεται αὐτῶν οὐδὲν*; il faudrait *περὶ αὐτῶν*. De plus cette assertion est contredite par ce qui suit; car Denys indique immédiatement la manière dont ces temples ont été détruits. D'où je serais porté à croire qu'il faut lire *λείπεται* au lieu de *λέγεται*, « il ne reste plus rien que le nom. »

Voici maintenant comment ces événements sont racontés, « L'un de

« ces temples a été brûlé par les Perses pendant l'expédition de Darius « contre les Scythes, » suivant la traduction latine. C'est bien là le sens, mais cette traduction ne reproduit pas la physionomie du grec; τὸν μὲν γὰρ οἱ σὺν Δαρείῳ κατὰ τὴν Περσῶν ἐπὶ Σκύθας ἐλασιν ἐνέπρησαν veut dire « les compagnons de Darius le brûlèrent pendant l'expédition des « Perses contre les Scythes. » Le manuscrit donne οἱ σὺν Δαρείῳ Περσῶν κατὰ τὴν κ.τ.λ. M. Wescher a fait la transposition à cause du génitif Περσῶν, qui ici est irrégulier. P. Gilles, en traduisant *Persæ*, indique clairement qu'il a lu Πέρσαι. J'aimerais mieux cette leçon, οἱ σὺν Δαρείῳ Πέρσαι, « les Perses qui accompagnaient Darius. » L'auteur continue : « Quant au temple de Pluton, il fut détruit par Philippe de Macédoine, qui avait eu besoin de matériaux pendant qu'il faisait le siège « de la ville, ἡνίκα προεκαθέζετο τῇ πόλει, quam urbem obsideret. » Ce dernier détail manque dans P. Gilles. Il s'agit bien en effet du siège de Byzance par Philippe. Seulement le mot προεκαθέζετο m'inspire quelques doutes. Ce verbe a un sens un peu incertain au point de vue qui nous préoccupe. Il signifie « présider, être placé devant, » d'où peut-être camper devant une ville et par suite assiéger, comme l'entend M. Chassigny; le *Thesaurus* ne cite qu'un seul exemple¹ dans cette dernière acception. Il y aurait un mot qui ne laisserait aucune incertitude, c'est le moyen περικαθίζομαι², terme militaire consacré pour exprimer l'idée de siège. D'où l'on pourrait supposer que les prépositions προ et περι ayant été confondues, περικαθίζετο sera devenu προεκαθεζετο.

P. 11, 14. Il s'agit des poissons qui, trop bien nourris, ne peuvent plus se remuer, et recherchent les racines au fond de l'eau. Les mots ἀργὸν ἐπ' εὐτροφίας, pinguedine tardi, suivant la traduction latine, signifient « paresseux à cause de la bonne nourriture. » Dans ce sens, ἐπὶ gouverne toujours le datif. Il faut corriger ἐπ' εὐτροφία. C'est ainsi que Xénophon³ dit : ὀγκώμενος ἐπὶ γένει, « tout fier de sa naissance. »

P. 14, 7. L'auteur parle d'un endroit du Bosphore nommé Κάνωπος. « Ce nom, dit-il, vient de Canopus d'Égypte, » καθ' ὁμοιότητα τῆς ἐν αὐτῷ τροφῆς, propter morem vivendi simillimum, comme traduit M. Wescher. Mais tout le monde sait quel est le genre de vie que menaient les habitants de Canope. Il suffira de citer ce passage de Strabon (p. 800) :

¹ Voy. Alexandr. Polyhist. ap. Eus. Præp. Ev. 9, p. 432, D : Στρατηγὸς τοὺς προκαθεδουμένους τῆς χώρας. — ² Demosth. p. 1379, 13 : Περικαθεζόμενοι αὐτῶν τὸ τεῖχος πολλῇ δυνάμει. — ³ Comment. I, II, 25. Le *Thesaurus* (v. Ἐπί, col. 1515, C) cite aussi ce passage : Τῶν ἐπ' ἀρετῇ δεδοξασμένων ἀνδρῶν εἰκόνας.

« On rencontre d'abord Éleusis, dit-il, lieu situé près d'Alexandrie « et de Nicopolis, sur le bord même du canal canopique; il renferme « des lieux de plaisance et des habitations dans une situation char- « mante, où se rendent ceux qui veulent, hommes et femmes, se li- « vrer à la débauche; là commence en quelque sorte le genre de vie « dissolue qu'on mène à Canope. » On comprend dès lors la correction que je propose. En effet, le mot *τροφῆς* conviendrait ici beaucoup mieux que *τροφῆς*. Ce dernier signifie plutôt « nourriture, éducation; » tandis que, par le premier, on entend « une vie de délices et de dé- « bauches¹. » Hérodien (I, vi, 3) dit, en parlant des familiers de Com- mode : « Ils lui rappelaient les délices de Rome, *ὑπομιμνήσκοντες αὐτὸν « τῆς ἐν Ῥώμῃ τροφῆς.* » Et ailleurs (III, x, 4) : « Les mœurs se corrom- « paient par suite de la vie sensuelle et délicate qu'on menait à Rome, « *ὑπὸ τῆς ἐν Ῥώμῃ τροφῆς καὶ διαίτης. . . . τὰ ἤθη διεφθείροντο.* » Au dernier moment j'aperçois la variante fournie par la version latine de Gilles, *a similitudine deliciarum*, variante qui ne laisse pas de doute sur la correc- tion *τροφῆς*.

P. 32, 17. *ὄθεν*. Je lirais *ἔνθεν*. C'est ainsi que l'auteur commence plusieurs de ses articles². Jamais il n'emploie *ὄθεν*.

P. 35, 3. Le traité de Denys de Byzance se termine par cette phrase : *Ἐσίω δὲ τέρμα τῷ λόγῳ, ταῦτόν δὲ καὶ τοῖς ἐπιούσι τὸν Βόσπορον τῆς ἱστορίας*. M. Wescher traduit : « *Verum finis esto mei sermonis, idem atque « explorantibus Bosporum [terminus] explorationis.* » C'est bien là en effet le sens, mais le texte grec contient une grande irrégularité, et je m'étonne que les éditeurs s'en soient contentés. En effet le mot *τέρμα* se trouve construit à la fois avec un datif *τῷ λόγῳ* et avec un génitif *τῆς ἱστορίας*. La première construction est tout à fait contraire à l'usage, car je ne pense pas qu'on puisse en citer un seul exemple. Pierre Gilles n'aide pas à sortir de la difficulté en traduisant : « *Verum finis esto meae « Bospori historiae.* » M. C. Müller ne cherche pas à la résoudre. Il reproduit cette dernière traduction en se contentant de mettre *τῆς ἱστορίας* entre parenthèses. C'est-à-dire qu'il fait dépendre *τοῖς ἐπιούσι τὸν Βόσπορον* de *τέρμα*, adoptant par conséquent la mauvaise construction de ce mot avec un datif. Le seul moyen, suivant moi, de rétablir le texte

¹ On employait aussi très-bien le pluriel. Voy. les exemples cités dans le *Thesaurus*. Quelques lignes plus haut on lit les mots *ἐνδροσος καὶ κατάρρυτος*. La réunion de ces deux adjectifs a été faite aussi par Élien, *II. A. X, 37* : *Ὅτι δὲ ἰλιὰς γῆ ἐνδροσός τε καὶ κατάρρυτός ἐστίν, Ὀμηρος κ. τ. λ.* — ² Voy. p. 6, 14; 10, 6; 16, 16 etc

et de le rendre conforme au sens évident de la phrase, ce serait de lire τῶν λόγων au lieu de τῷ λόγῳ. « Que ce soit ici la fin de mes paroles « et en même temps, pour ceux qui entreprennent la navigation du « Bosphore, la fin de ma description. » L'origine de cette erreur doit être attribuée à quelque copiste qui n'aura pas compris l'abréviation ων dans le mot λόγων.

Le volume se termine par un complément de notes sous le titre d'*Addenda et corrigenda* et par deux index, l'un historique et géographique, l'autre de la grécité.

La table des noms propres est très-complète au point de vue du grec. Il est regrettable, suivant nous, que M. Wescher n'y ait point compris la partie du traité de Denys qui n'existe qu'en latin. On aurait ainsi tous les noms mentionnés dans cet ouvrage. Un très-grand nombre paraissent pour la première fois, bien qu'ils semblent avoir eu une certaine célébrité mythologique¹. Cet onomastique demanderait une révision sévère avant d'être adopté; il subirait certainement des modifications² importantes. Parmi ces noms, il en est deux surtout qui doivent être proscrits entièrement, et sur lesquels il est bon d'attirer l'attention des lexicographes.

P. 10, 16. Καὶ τὸ τελευταῖον Ἰπαλῶδες, *ultimus locus appellatur Hypalodes*. Et en note : « Ἰπαλῶδες] sic codex. Transcripsit latine Palades Gillius, deceptus vocabuli similitudine, ut opinor. » Ce nom m'avait semblé impossible, et j'étais entré dans quelques détails pour prouver qu'il était formé contre l'analogie. Je supprime ces développements, qui deviennent inutiles devant la leçon régulière fournie par le manuscrit. En effet, en le consultant depuis, j'y ai trouvé très-distinctement τελευταῖον Παλῶδες. Ce qui a trompé M. Wescher, c'est que les deux mots sont écrits sans séparation; il a pris la dernière lettre du mot τελευταῖον, le ν pour un υ, bien que cette dernière lettre ne soit point surmontée d'un esprit

¹ P. 15, 10. Σχοίνικλος serait le nom du cocher d'Amphiaräus. Mais, suivant Apollodore (3, 6, 6), il se nommait Baton ou Elatton. — ² P. 32, 15. Ναυσιμάχιον. J'aimerais mieux Ναυσιμάχειον comme Λυσιμάχειον. — P. 31, 3. Αἰετοῦ Ρύγχος, leçon du ms. conservée par M. Wescher, bien qu'il traduise *Aëtorynchos*. Il dit en note que Cramer a eu raison de corriger la leçon de Gilles, Αετόρηχος, en Αετόρυγχος. Cette dernière est justifiée par un nom du même genre, Ὄξύρυγχος, ville d'Égypte. — P. 31, 12, Φρύξου λιμην, *Phryxi portus*. Je m'étonne que les derniers éditeurs aient adopté cette leçon au lieu de celle de Gilles, Φρίξου, que l'on retrouve dans un passage d'Étienne de Byzance tiré précisément de l'ouvrage de Denys. Φρίξος, orthographe suivie par tous les mythographes, s'appuie sur l'étymologie; ce qui n'a pas lieu pour Φρύξος.

rude. Il faut donc effacer dans le texte et dans la table le nom Ὑπαλώδες et conserver la forme connue Παλώδες.

Dans le traité du pseudo-Plutarque sur les fleuves (VII, 1), les éditions portent Ἀπαθίππης d'après le Palatin, leçon fournie également par le manuscrit Mynas. M. Wescher conjecture Εὐπαθίππης en se fondant sur la confusion fréquente de la diphthongue *ευ* avec l'*α*; mais cette forme est tout aussi irrégulière que l'autre; elle ne présente aucun sens satisfaisant, et les éditeurs précédents ont eu raison de proposer des corrections telles qu'Ἀγαθίππης, Ἀγανίππης ou Ἀνθίππης. La première me semble la véritable, à cause du Γ, qui a pu être confondu avec un Π.

Quant à l'*Index græcitatibus*, il me paraît un peu maigre. Je l'aurais compris autrement. J'y aurais inséré les mots rares¹, tels qu'ἐπίκαμπλος, p. 13, 4; ὀκτωκαιδεκαπλάσιος, p. 108; παρεναλλάσσω, p. 111; σκιδόψυκτος, p. 125; ὑποφωλεύω, p. 11, 13, etc., les formes incertaines comme πρόχλωσις², les constructions des verbes avec les prépositions, etc. Grâce aux textes nouvellement publiés, la lexicographie pourra s'enrichir de plusieurs mots nouveaux. L'éditeur a eu soin de marquer d'un astérisque ceux qui ne figurent point dans le *Thesaurus* de MM. Didot; mais le nombre en est plus considérable qu'il ne pense. Je lui signalerai les suivants, qui ont été oubliés : αὐξιμείωσις³, p. 117, 17; ἐλεφαντουργεῖον⁴, p. 103; καθόρμισις⁵, p. 16, 17; προκατάδυσις, p. 107; σοφωτάτως⁶, p. 61; συνδιαμφισχητέω⁷, p. 19, 4.

¹ On trouve p. 124 le mot inconnu *πόδοσιν*. Peut-être faut-il lire *πόδωσιν*. Parmi les abréviations usitées dans le manuscrit, M. Wescher (Préf. p. xx1) cite ἀνόμιμος pour ἀνθρωπόμενος, composé assez rare, qui ne figure point dans l'*Index*. de sorte qu'on ne peut trouver le passage où il est employé. — ² P. 10, 11, τῆς προχλώσεως των ποταμῶν. *Id.* p. 31, 6. Je crois que la forme la plus régulière est *πρόσχωσις*. Nicet. Chon. cod. Ven. fol. 95 r° : ἡ τοῦ Δαλματικοῦ πρόσχωσις ποταμοῦ. Ce mot est synonyme de *πρόσχωμα*, employé par Eschyle, *Prom.* 846, Νειλου προσχώματι, et par Strabon, xiii, 598 : πρόσχωμα των ποταμῶν. Quelques mss. donnent *πρόχλωμα*. — ³ Le Dict. de M. Pillon donne ce mot. mais sans exemple. — ⁴ On ne connaissait qu'*ἐλεφαντουργιὸς* et *ἐλεφαντουργός*. — ⁵ Le *Thes.* ne donne que *καθορμίζω*. Dans Max. Tyr. I, 1, on trouve la forme inconnue *καθορμιώω*. Quant au verbe *ὀρμίζω* (p. 18, 17) et à ses composés comme *προσορμίζω* (p. 18, 13), ils reviennent très-fréquemment dans les périple. Le substantif *προσόρμισις* est connu par plusieurs exemples, entre autres par la *Poliorcétique* de M. Wescher, p. 313. On connaît même les formes *προσορμισμός* et *προσορμιστήριον*. — ⁶ Cet adverbe se rencontre aussi dans le poème de Jean Mélin. v. 1695 et cod. gr. Paris, 1630, fol. 219 r°. On ne connaissait que le comparatif *σοφωτέρως*. (Voy. pour ce dernier. *Act. Apost.* ed. Tisch. p. 110.) — ⁷ Plusieurs autres mots commençant par *συνδια* manquent également au *Thesaurus*. J'indiquerai les suivants : *συνδιεπιφέρω*, *συνδιεργέω*, *συνδιευθετέω*, *συνδιευθίνω*, *συνδιολισθάνω* (voy. plus haut, p. 203, n. 2), *συνδιωθίζω*. Je publierai ailleurs ces suppléments lexicographiques en les justifiant par des exemples.

Parmi les mots nouveaux que je rencontre dans l'*Index græcitatatis* de M. Wescher, il en est deux que je n'admettrais pas dans les lexiques. Le premier, *έγγυβαθής*, est bien cité dans le *Thesaurus*, mais d'après ce même passage de Denys publié antérieurement. Malgré l'autorité des manuscrits, je crois que M. C. Müller a eu raison de le corriger en *άργιβαθής*, expression que l'on rencontre ailleurs chez l'auteur. Il n'y avait pas de raison pour en employer ici une autre tout à fait inusitée; le terme *άργιβαθής* est consacré par l'usage. On s'en sert particulièrement en parlant de la mer, des ports, des îles, pour indiquer les anses et les sinuosités du rivage. Quant au mot *έγγυβαθής*, il n'est justifié par aucun composé du même genre commençant par *έγγυ*. La glose de Suidas, *έγγύβαθος*, comme explication d'*άργιβαθής*, est une fausse leçon qui a été corrigée par MM. L. Dindorf et Bernhardy. *Αργιβαθής* et *έγγυβαθής* se prononçaient à peu près de même. De là certainement la confusion.

L'autre mot que je voudrais proscrire, pour le moment du moins, c'est *παλίμπαστος*. Il est employé p. 21, 4, à propos d'un mouvement contrarié de la mer, *παλιμπάστου κυκεών πελάγους*, *pelagus quodammodo refusum*, comme mot la version latine. Puis en note : *Sic codex. An legendum παλινσπάστου, sicut infra legitur αντίσπαστος? Utrumque vocabulum novum. Ceterum πασίως est conspersus in compositione, verbi gratia άλίπαστος, sale conspersus.* Je ne m'explique pas comment M. Wescher n'a pas adopté la correction *παλίνσπαστον* qu'il indiquait lui-même, d'autant mieux qu'elle s'accordait avec la traduction latine *refusum*; j'aimerais mieux *retractum*. Ce que je ne comprends pas non plus, c'est la justification qu'il croit trouver dans la leçon *παλίνπαστος* en la comparant à *άλίπαστος*. Le premier de ces deux composés ne pourrait exister que dans le cas où l'on viendrait de citer une substance, sucre, poivre ou sel, dont on aurait saupoudré un objet. Dans tous les cas, le mot *παλίνπαστου*, « saupoudré de nouveau, » n'a rien à faire ici, et provisoirement il ne devra pas être adopté par les lexicographes.

Telles sont les observations qui m'ont été suggérées par une lecture attentive du livre de M. Wescher. Ce savant n'a pas la prétention d'avoir dit le dernier mot de la critique sur l'ouvrage de Denys de Byzance. Un monument de cette importance soulève nécessairement une foule de difficultés, de petits problèmes qu'il est impossible de résoudre du premier coup. Je me suis mis à sa suite pour chercher quelques-unes de ces solutions. J'espère qu'il me saura gré des efforts que j'ai faits pour améliorer avec lui les textes précieux qu'il vient de publier.

E. MILLER.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

INSTITUT NATIONAL DE FRANCE.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

Dans sa séance du lundi 16 mars, l'Académie des sciences a élu M. Gosselin à la place vacante, dans la section de médecine et chirurgie, par le décès de M. Nélaton.

ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS.

Dans sa séance du samedi 21 mars, l'Académie des beaux-arts a élu M. Hébert à la place vacante, dans la section de peinture, par le décès de M. Couder.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Dans sa séance du samedi 7 mars, l'Académie des sciences morales et politiques a élu M. Geoffroy à la place vacante, dans la section d'histoire générale et philosophique, par le décès de M. Amédée Thierry, et M. Massé, à la place vacante, dans la section de législation, droit public et jurisprudence, par le décès de M. Odilon Barrot.

LIVRES NOUVEAUX.

FRANCE.

La réforme de l'enseignement secondaire, par Jules Simon. Paris, imprimerie Lahure, librairie Hachette, 1874, in-8° de 432 pages. — Fruit de longues années de

méditations et d'une expérience acquise à tous les degrés de la hiérarchie universitaire, le livre que M. Jules Simon vient de faire paraître sur la réforme de l'enseignement secondaire mérite d'être sérieusement étudié par tous ceux que préoccupent à quelque degré les intérêts de l'éducation de la jeunesse française. Le grand talent de l'écrivain, la clarté lumineuse de l'exposition, rendront cette étude aussi facile qu'elle ne peut manquer d'être fructueuse. Ce n'est pas que, parmi les vues qu'il exprime et les mesures qu'il propose, on ne puisse, on ne doive peut-être formuler bien des réserves. M. Jules Simon est le premier à le reconnaître : « Beaucoup de choses sont pour moi-même à l'étude, dit-il (page 397); j'indique des solutions que je ne voudrais pas voir appliquer sans un long et scrupuleux examen. » Une regrettable lacune doit toutefois être signalée dans ce livre; l'éducation religieuse, qui, dans tous les temps et tous les pays, a toujours été considérée comme la base de l'éducation morale, y est passée entièrement sous silence. L'ouvrage entier est, en grande partie, comme le développement et le commentaire de la célèbre circulaire du 27 septembre 1872, adressée aux provinciaux sur l'enseignement secondaire, et reproduite à la fin du volume. Dans la première partie, qui a pour titre : *Le but de l'enseignement secondaire*, l'ancien ministre de l'instruction publique s'élève avec force contre la fâcheuse influence exercée encore aujourd'hui par le précédent programme du baccalauréat, qui, en disparaissant, a laissé subsister dans son entier le plan d'études qui avait été fait d'après lui; il insiste sur la nécessité de conserver le grec et le latin dans les programmes futurs, et s'attache à prouver que la collation des grades doit être laissée à l'Université. Dans la deuxième partie, *L'éducation physique*, il signale la trop longue durée du travail intellectuel dans la distribution du temps des élèves, et insiste sur l'utilité ou, pour mieux dire, la nécessité des exercices gymnastiques. La troisième partie est consacrée à *l'éducation intellectuelle*. Les principales mesures que l'auteur y conseille sont la suppression et le remplacement des grands internats, dont il fait ressortir les nombreux inconvénients, l'amélioration de la condition des maîtres, l'établissement d'examens sérieux pour le passage d'une classe à l'autre. Il indique ensuite quelles études nouvelles il faut introduire, quelles études anciennes il faudrait supprimer ou restreindre, et il termine en exposant et discutant les méthodes actuelles d'enseignement.

TABLE.

	Pages.
M. Pierre Lebrun. (Article de M. Patin.)	137
Les diverses poésies de Jean Vauquelin. (1 ^{er} article de M. P. Paris.)	144
Promenade autour du monde. (1 ^{er} article de M. E. Caro.)	159
Recherches sur divers sujets d'économie politique. (Article de M. H. Baudrillart.)	173
L'Outtarakânda. (1 ^{er} article de M. Barthélemy Saint-Hilaire.)	187
Denys de Byzance. (Article de M. E. Miller.)	200
Nouvelles littéraires	219

FIN DE LA TABLE.